

# Enfances volées

Le Mohawk Institute, situé à Brantford, en Ontario, était le plus ancien pensionnat autochtone du Canada. Fondé vers 1830, il a fonctionné pendant plus de 140 ans. On estime qu'environ 15 000 enfants y ont été emmenés entre 1828 et 1970.

Les enfants emmenés au Mohawk Institute faisaient partie des 150 000 enfants autochtones qui ont été contraints de fréquenter les pensionnats. À travers le système des pensionnats, le gouvernement canadien visait à opprimer et à « civiliser » systématiquement les peuples autochtones en leur imposant les valeurs et les modes de vie européens. Le gouvernement fédéral s'est associé à des églises chrétiennes pour créer et financer des pensionnats à travers le pays. À l'apogée du système, il y avait 130 pensionnats. Le dernier établissement n'a officiellement fermé ses portes qu'en 1996.



C'est cette vue du Mohawk Institute qui s'offrait à de nombreux enfants lorsqu'ils arrivaient à l'école pour la première fois. Cette image, publiée sous forme de carte postale en 1910, fait partie d'une série de plusieurs images créées au début des années 1900.

Le système des pensionnats autochtones du Canada avait pour objectif d'effacer l'identité autochtone des enfants et de les assimiler à la culture des colons. Les représentants du gouvernement retiraient souvent de force les enfants autochtones de leurs foyers et de leurs communautés pour les envoyer dans les pensionnats autochtones. En éloignant les enfants de leurs familles et de leurs communautés, le système des pensionnats autochtones empêchait la prochaine génération autochtone d'apprendre sa propre langue, ses croyances spirituelles ou son mode de vie traditionnel.



**Le retrait forcé des enfants de leurs familles et de leurs communautés a rompu leurs liens familiaux et culturels et a affaibli le tissu social des communautés autochtones. Les survivants vivent chaque jour avec les séquelles de leur séjour dans les pensionnats.**

Les enfants placés dans des pensionnats autochtones avaient l'interdiction de parler leur langue ou de pratiquer leur culture. Le non-respect des règles strictes imposées par ces établissements entraînait des conséquences. Les pensionnats autochtones tels que le Mohawk Institute soumettaient les enfants à de graves abus physiques, émotionnels et sexuels. Ils étaient également victimes de négligence, de malnutrition et pouvaient même mourir en raison de soins inadéquats.

En 2015, la Commission de vérité et réconciliation du Canada (CVR) a conclu que le système des pensionnats autochtones constituait un génocide visant à éliminer les cultures, les langues et les identités autochtones. Le traumatisme causé par ce génocide affecte encore aujourd'hui les communautés autochtones.



Prise en octobre 1921, cette photographie montre des garçons du Mohawk Institute après la messe, alignés selon les instructions du directeur adjoint (qui deviendra plus tard directeur) Sidney Rogers, qui avait servi comme lieutenant d'artillerie avant d'arriver à l'école. Archives Métropolitaine de Londres, fonds de la New England Company.



Cette photographie, prise le même jour en octobre 1921, montre des jeunes filles du Mohawk Institute après la messe, posant avec Susan Hardie, ancienne élève devenue enseignante pendant de nombreuses années. Le toit de la chapelle Mohawk est visible derrière elles, entre les arbres. Archives Métropolitaine de Londres, fonds de la New England Company.

**« Leur éducation ne doit pas se limiter à former leur esprit, mais doit également les détacher des habitudes et des sentiments de leurs ancêtres, et leur permettre d'acquérir la langue, l'art et les coutumes de la vie civilisée. »**

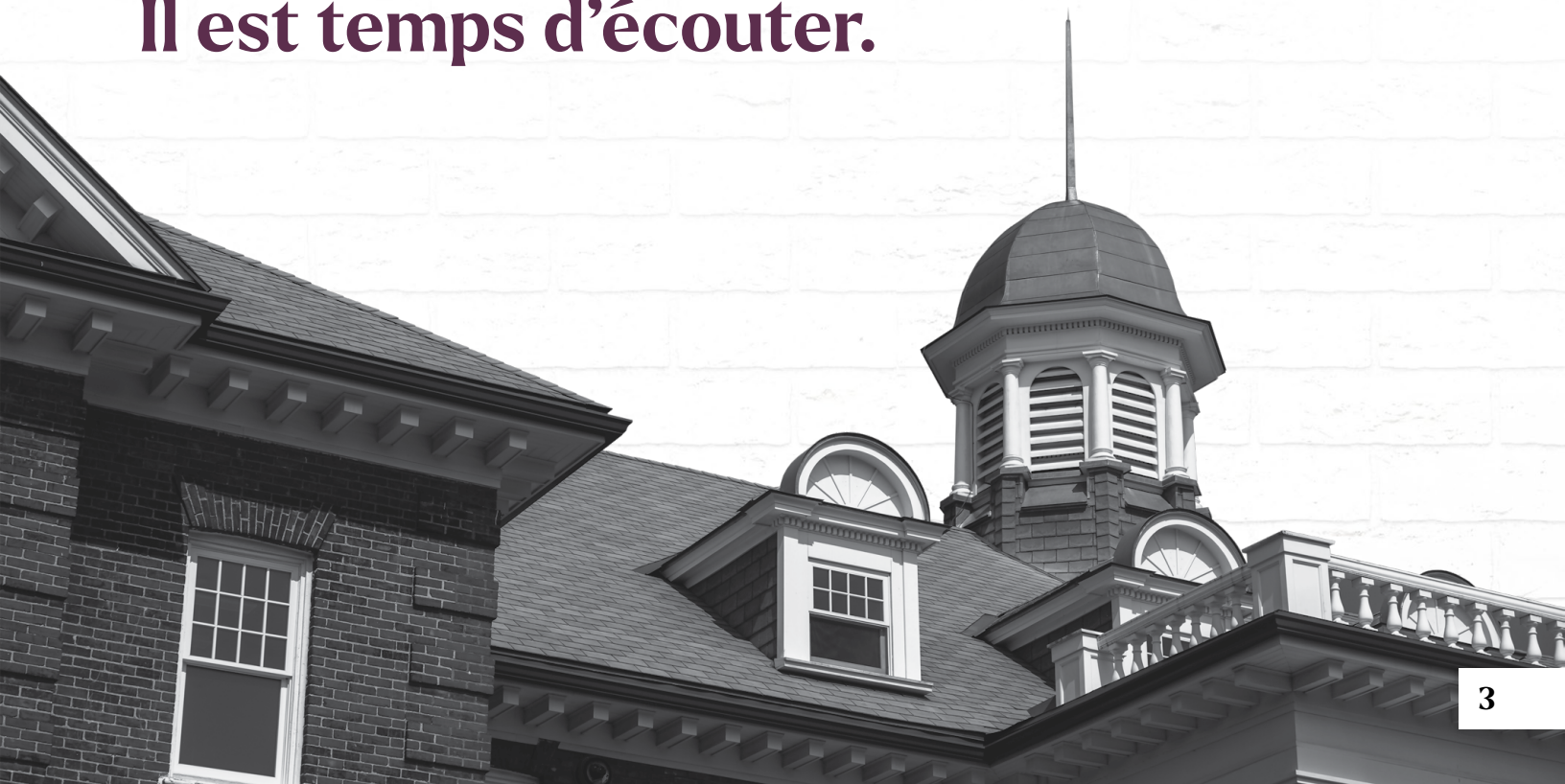
**Egerton Ryerson, surintendant à l'éducation**

*« Les enfants indiens devraient être retirés autant que possible de l'influence parentale, et la seule façon d'y parvenir serait de les placer dans des écoles industrielles centrales où ils acquerraient les habitudes et les modes de pensée des hommes blancs. »*

Sir John A. Macdonald, premier premier ministre du Canada

Nous, les survivants du Mohawk Institute, sommes toujours là, partageant nos expériences – nos vérités – et les dures réalités auxquelles nous avons été confrontés. Nous avons été maltraités, notre culture et notre langue nous ont été systématiquement enlevées, et nous avons été séparés de nos familles et de nos proches. Pour nous, l'impact de nos expériences continue d'affecter nos vies et celles de notre entourage.

Nous sommes toujours là, et nos vérités doivent être connues. Cette vérité n'est ni lointaine ni éloignée de chez nous.  
**Il est temps d'écouter.**



**Le modèle du Mohawk Institute s'inspire du Mechanics' Institute, fondé en 1828. Situé au même endroit, le Mechanics' Institute servait d'école de jour pour l'enseignement des métiers manuels aux garçons des Six Nations of the Grand River, à Brantford, en Ontario.**



Étudiants et membres du personnel posant sur les marches du Mohawk Institute en septembre 1915. Au fil de votre visite, vous verrez peut-être des photos d'enfants plus facilement identifiables qui ont fréquenté le Mohawk Institute. Le Secrétariat des survivants a inclus ces photographies dans l'exposition afin de respecter son engagement à révéler, documenter et partager la vérité sur ce qui est arrivé aux enfants du pensionnat autochtone Mohawk Institute. Archives Métropolitaine de Londres, CLC/540/F/02/004, fonds de la New England Company.

L'objectif fondamental des écoles de formation ou des écoles de jour telles que le Mechanics' Institute était d'assimiler les enfants qui les fréquentaient à des comportements et à des modes de pensée plus occidentaux. Cependant, les responsables gouvernementaux se sont rapidement rendu compte qu'il était nécessaire de séparer les enfants de leurs familles en les envoyant à l'école pour atteindre leurs objectifs. Lors d'un débat parlementaire, John A. McDonald a fait valoir que « en éloignant [les enfants] de l'influence parentale pendant plusieurs années, jusqu'à la fin de leur scolarité, [les enfants] pourront retourner dans leur communauté avec les habitudes mentales, l'éducation et le sens du travail qu'ils auront acquis dans ces écoles ».

En 1830, le Mohawk Institute a commencé à accueillir des pensionnaires et a mis en place des pratiques éducatives en classe. L'enseignement était dispensé en anglais, mais les élèves étaient autorisés à parler leur(s) langue(s). À cette époque, l'Institut était considéré comme un lieu où les enfants de la communauté pouvaient recevoir une éducation européenne en plus de leur éducation autochtone traditionnelle. Ce fut le début du système des pensionnats autochtones. L'Institut était géré par la Society for the *Propagation* of the Gospel in New England (communément appelée la New England Company), une organisation missionnaire anglicane, et par la Couronne.

L'adoption de la Loi sur les Indiens en 1876 a permis à la Couronne d'imposer des réglementations strictes aux peuples autochtones de tout le Canada. En 1920, les enfants autochtones âgés de 7 à 15 ans étaient contraints de fréquenter un établissement du système des pensionnats autochtones. Si les parents ne se conformaient pas à ces exigences, ils s'exposaient à des sanctions, telles que des amendes ou des peines d'emprisonnement.

Dans le contexte canadien, « la Couronne » désigne la monarchie britannique et l'autorité juridique souveraine qu'elle exerçait sur ce qui est aujourd'hui le Canada. Le Canada est devenu un dominion en 1867, 37 ans après la création du Mohawk Institute. Les pensionnats autochtones existaient au Canada avant même que le Canada ne devienne un pays.

*« Mes frères étaient de l'autre côté du bâtiment, du côté des garçons.*

*Il y avait une séparation... Je ne les voyais que lorsque nous faisons*

*la queue pour aller à l'école. Nous faisons la queue et je les voyais*

*dans l'autre file. C'était le seul moment où nous les voyions. »*

**Maggie Happyjack Etapp, survivante du Mohawk Institute, 1963-1970.**

Le Mohawk Institute séparait les enfants selon leur sexe. On n'autorisait pas les garçons et les filles à se mélanger dans les salles de classe ou lorsqu'ils accomplissaient les tâches qui leur étaient assignées dans l'enceinte de l'établissement. Parfois, cette pratique allait jusqu'à imposer des horaires de repas séparés.

Dans les années 1950, le personnel a installé des alarmes sur les portes afin de séparer les garçons et les filles. Ces pratiques visaient à contrôler les activités quotidiennes des enfants et, en fin de compte, à détruire leur sentiment d'appartenance à leur famille ou à leur communauté.



Un groupe de jeunes filles fréquentant le Mohawk Institute au début des années 1900. Les uniformes que portaient les enfants les privaient encore davantage de leur identité culturelle et de leur individualité. Archives Métropolitaine de Londres, CLC/540/F/02/004, fonds de la New England Company.



Malgré des conditions difficiles, le sport offrait des moments de joie et d'amitié. Il servait également à renforcer l'assimilation, en encourageant l'obéissance et une image publique « saine », tout en remplaçant les pratiques culturelles par un contrôle institutionnel strict.

**Sous différents régimes, les survivants ont rapporté que les frères et sœurs ne pouvaient pas interagir en dehors de la période de visite de 15 minutes par mois accordée à ceux qui avaient mérité ce privilège grâce à leur « bonne conduite ».**

Les enfants devaient travailler de longues heures en dehors de la classe. Les horaires étaient stricts, basés sur le sexe et exigeants en termes de travail. La journée comprenait des tâches ménagères avant et après l'école. Les enfants étaient répartis en équipes de travail et se voyaient confier des tâches physiquement exigeantes, telles que des travaux agricoles ou manuels.

*« Une fois arrivé là-bas, on vous attribuait un numéro.*


*Seul votre numéro figurait sur tout ce qu'on vous donnait, comme vos chaussures, vos chaussettes et vos sous-vêtements, vos vêtements.*

*Même si vous aviez un petit foulard, il était là. Tous vos vêtements étaient numérotés. »*

**Dawn Hill**



# Leo Nicholas



*« En remontant cette allée et tout le reste, [ma mère] s'est mise à pleurer. Je lui ai demandé : « Qu'est-ce qui ne va pas, maman ? » Elle n'a rien répondu... Elle est sortie [de la voiture] et nous a conduits jusqu'aux marches. Zimmerman était assis en haut et il a dit : « Ça va, vous n'avez pas besoin de les faire entrer à l'intérieur, ils peuvent monter eux-mêmes. » Elle s'est donc retournée en pleurant, est remontée dans la voiture et ils sont partis. »*

## Arrivée au Mohawk Institute

Un enfant qui entrait au Mohawk Institute passait par le bureau des admissions. Accompagné d'un membre de sa famille ou d'un agent des Indiens, il était alors intégré au système des pensionnats autochtones, qui prenait alors en charge sa garde et son éducation.

Le nom, l'âge et les antécédents de l'enfant étaient officiellement enregistrés. De nombreux enfants recevaient ensuite un numéro d'identification, que le personnel du Mohawk Institute utilisait à la place de leur prénom.

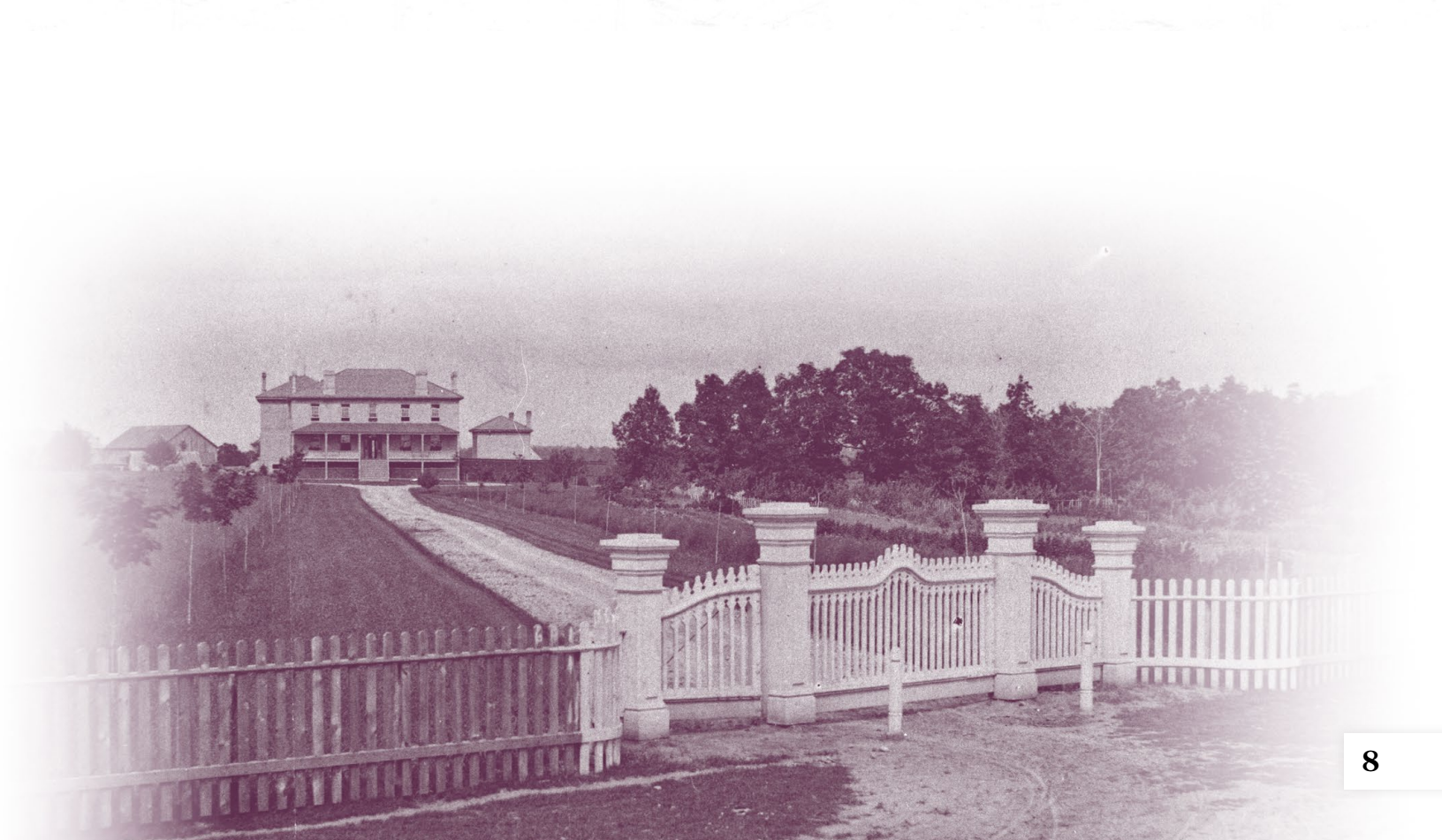
« Si vous discutez avec des gens qui ont fréquenté les pensionnats autochtones, vous constaterez que beaucoup d'entre eux n'ont même pas repris leur nom. Ils avaient un nom différent lorsqu'ils sont entrés au pensionnat. À leur sortie, ils ont changé de nom, car cela les avait profondément marqués. On ne vous appelait pas par votre nom, mais par un numéro. Vous étiez un numéro. Mon numéro était soixante-six. »

**Beverly Albrecht (née Bomberry), survivante du Mohawk Institute, 1966-1970.**

The form is a 'APPLICATION FOR ADMISSION TO RESIDENTIAL SCHOOL' from the Department of Citizenship and Immigration, Indian Affairs Branch. It includes fields for the applicant's name, date of birth, sex, and language spoken at home and school. There are checkboxes for 'MOTHER'S EDUCATION' and 'FATHER'S EDUCATION'. A section for 'PARENTS' includes a signature line and a date. The form is dated December 3, 1959, and is signed by 'Mrs. [Redacted]'.

Formulaire d'admission au Mohawk Institute, 1959. La ligne « signature du parent » indique « parent indisponible », ce qui reflète le nombre d'enfants qui ont été retirés à leur famille et placés dans l'établissement sous l'autorité du gouvernement.

Les enfants étaient confrontés à des conditions d'isolement et de terreur.



Bon nombre des protocoles auxquels les enfants étaient soumis provenaient de la New England Company. Parmi ceux-ci figurait l'obligation pour les enfants du Mohawk Institute d'abandonner leurs croyances ou pratiques spirituelles personnelles et de commencer à assister aux offices religieux à la chapelle Mohawk voisine. Ce fut le début de l'endoctrinement religieux et de la discipline stricte qui étaient au cœur des politiques d'assimilation du Mohawk Institute.



Les enfants plus âgés jouaient souvent le rôle de frères et sœurs de substitution et de protecteurs pour les nouveaux arrivants au Mohawk Institute. Sur cette photo, on voit Minnie « Luella » (Anderson) DeGrave et Dora (Jacobs) Longboat II est précisé qu'elles ne sont pas de la même famille.



Photographie d'une classe de communion prise dans la chapelle de Sa Majesté des Mohawks, dans les années 1950. Ce christianisme imposé violait la liberté, la culture et l'identité spirituelle des enfants et était utilisé comme moyen de contrôle. Église anglicane du Canada, Archives du diocèse Huron. Restrictions relatives aux droits d'auteur s'appliquent.



La chapelle Mohawk occupait une place centrale dans la vie des enfants du Mohawk Institute. Les enfants devaient assister régulièrement aux services religieux, apprendre les prières et devenir pratiquants d'un système de croyances qui leur était étranger.

## Chaque survivant garde des souvenirs différents de son premier jour au Mohawk Institute.

Beaucoup se souviennent à quel point il était difficile d'être loin de leur famille et de leur communauté, de ne pas parler la langue qu'on leur avait enseignée depuis leur naissance. Les survivants racontent qu'ils devaient trouver des moyens de communiquer et de comprendre les adultes qui ne parlaient que l'anglais. Il y avait des règles associées à la façon de parler. Les enfants étaient punis s'ils parlaient leur propre langue, ce qui provoquait chez eux de la peur et de la confusion.

Beaucoup d'enfants avaient moins de dix ans lors de leur premier jour et se tournaient vers les plus grands pour trouver des repères, du réconfort et de la bienveillance. Ces enfants plus âgés devenaient souvent des frères et sœurs de substitution ou des protecteurs, aidant les plus jeunes à s'adapter à un endroit qui leur semblait froid, inconnu et effrayant.

**Si un enfant était admis au Mohawk Institute avec ses frères et sœurs ou si ceux-ci y étaient déjà, les membres de la famille étaient séparés.**

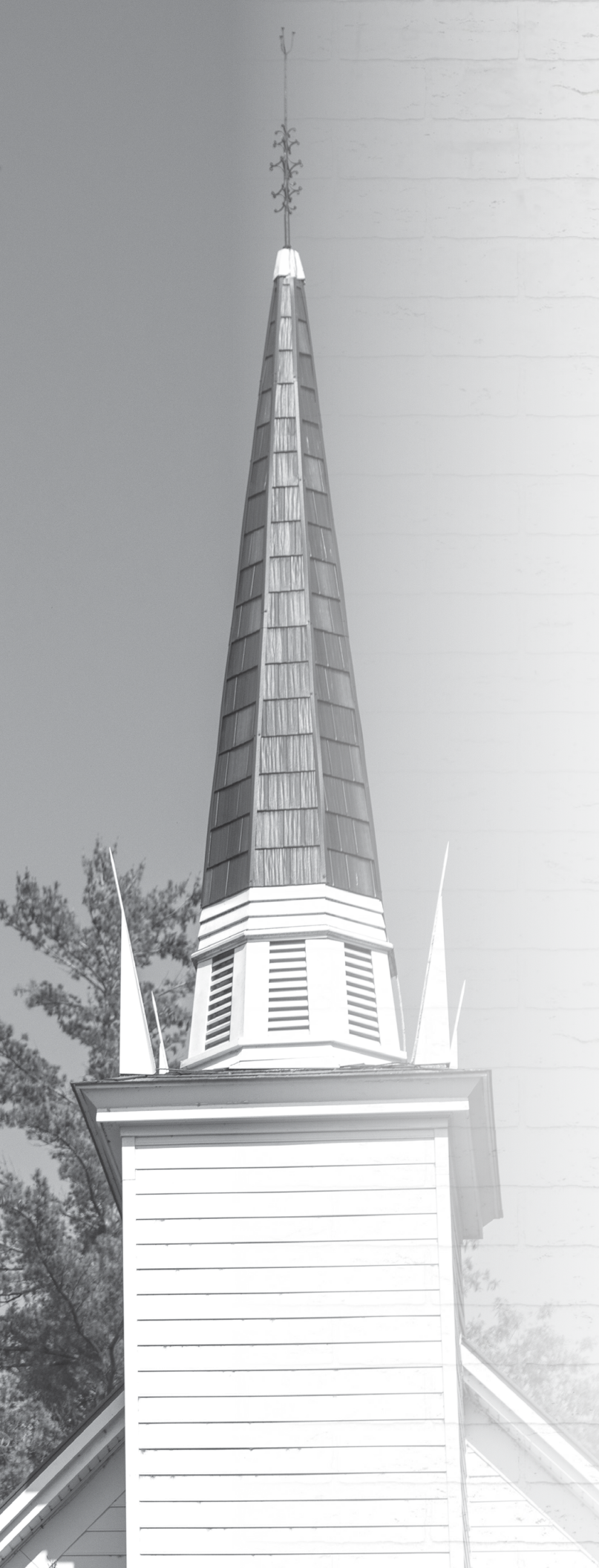
Les enfants n'avaient pas le droit de se rendre visite. Cette séparation était intentionnelle et s'inscrivait dans le cadre d'une stratégie plus large visant à briser les liens familiaux et à limiter le soutien émotionnel.

Même en sachant qu'un frère ou une sœur se trouvait à proximité, l'impossibilité de les voir ou de leur parler régulièrement accentuait la solitude et l'isolement que ressentaient de nombreux enfants. Les enfants s'ennuyaient de leur famille, de leur mode de vie, de leur foyer. Pour certains survivants, la douleur d'être séparés de leurs frères et sœurs était aussi profonde que celle d'avoir été arrachés à leurs parents.

*« Je voulais tellement voir ma  
maman. Je pleurais. Et il n'y avait  
pas de lumière. Il faisait noir  
dans [le dortoir]... J'avais peur, je  
ne savais pas où j'étais. Je voulais  
juste voir ma maman. »*

**Diane Hill**





Les enfants ont été contraints à l'assimilation par la peur et l'autorité. Woodland Cultural Centre.



Diplômés du Mohawk Institute, 1880, posant sur les marches de l'institut.




Le programme des Guides a été utilisé pour imposer les valeurs et la discipline coloniales, en recourant à des activités structurées pour promouvoir l'assimilation sous contrôle institutionnel.

# Une journée au Mohawk Institute

Les enfants fournissaient le travail forcé indispensable au fonctionnement du Mohawk Institute. Ils travaillaient souvent dans des conditions difficiles, sans que l'on ne se soucie guère de leur santé ou de leur éducation.

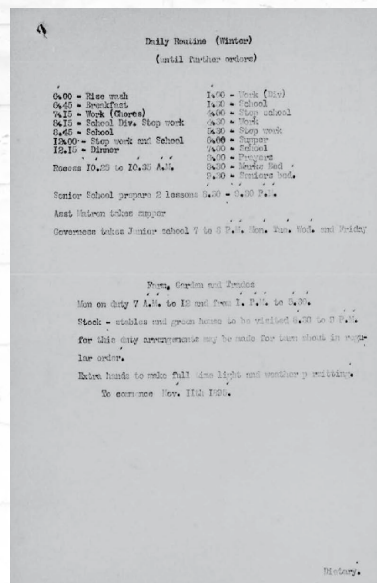
Les garçons effectuaient principalement des tâches agricoles ou en plein air. En 1859, la New England Company acheta 200 acres de terres agricoles à proximité. Présentées comme une formation agricole, ces terres devinrent une source de profits, principalement exploitées par les enfants. À la fin des années 1800, le travail était profondément ancré dans chaque aspect de la journée des enfants. Une routine typique en 1895 montre que les garçons se réveillaient à 5 h 30 en été et à 6 h en hiver pour s'occuper des chevaux et effectuer des tâches à la ferme. Les longues heures de travail et d'école ne leur laissaient que peu de temps pour profiter de leur enfance.

A photograph of Alfred "Lonnie" Johnson, an elderly man with glasses, wearing a dark puffer jacket and a baseball cap. The cap and jacket both feature the text "EVERY CHILD MATTERS". He is speaking and looking slightly to the right. The background is a blurred outdoor setting with green foliage.

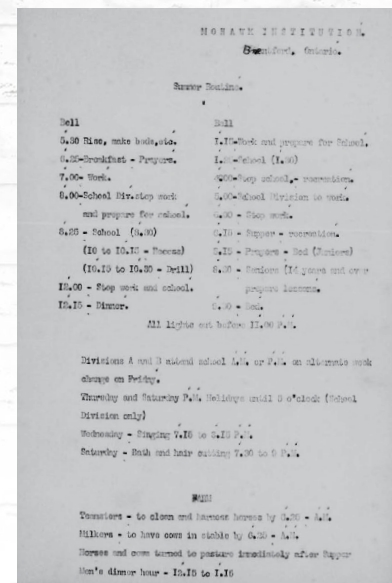
*« En général, on se levait vers 5 ou 6 heures du matin. Mon frère et moi, on s'occupait des vaches. On allait dans le pâturage près de la chapelle Mohawk, il amenait les vaches, on les mettait dans la grange, on les attachait, puis on les trayait. Ça durait généralement jusqu'à midi. Après ça, on avait droit à un peu d'éducation. »*

**Alfred "Lonnie" Johnson**

Les enfants manquaient souvent de nourriture et de vêtements adéquats. Cela était particulièrement difficile pour les garçons qui devaient accomplir des tâches physiquement exigeantes nécessitant beaucoup d'énergie. Fred Loft, un survivant qui a fréquenté l'institut dans les années 1870, explique comment les garçons devaient travailler dans les champs, et se souvient : « J'avais tellement faim que je ne pouvais même pas marcher, encore moins travailler. »



La routine hivernale figurait également dans le rapport sur les routines quotidiennes des élèves du Mohawk Institute. Bibliothèque et Archives Canada.



La routine d'été figurait dans le rapport sur les routines quotidiennes des élèves du Mohawk Institute envoyé au gouvernement canadien vers 1895. Le travail forcé primait sur la scolarité, les heures de classe étant organisées en fonction des tâches à accomplir. Bibliothèque et Archives Canada.

Alors que les garçons effectuaient la plupart des travaux agricoles pénibles au Mohawk Institute, les filles recevaient une éducation sur « tout ce qui leur serait utile à la maison », comme l'indique un article publié en 1889.



Les filles étaient principalement responsables des tâches ménagères. Cela comprenait le nettoyage et l'entretien des espaces de vie, la préparation des repas et leur service. Jusqu'en 1953, les filles âgées de douze et treize ans passaient leurs matinées dans la cuisine à préparer le dîner au lieu d'aller en classe. Dans certains cas, le personnel demandait aux filles plus âgées de s'occuper des plus jeunes.



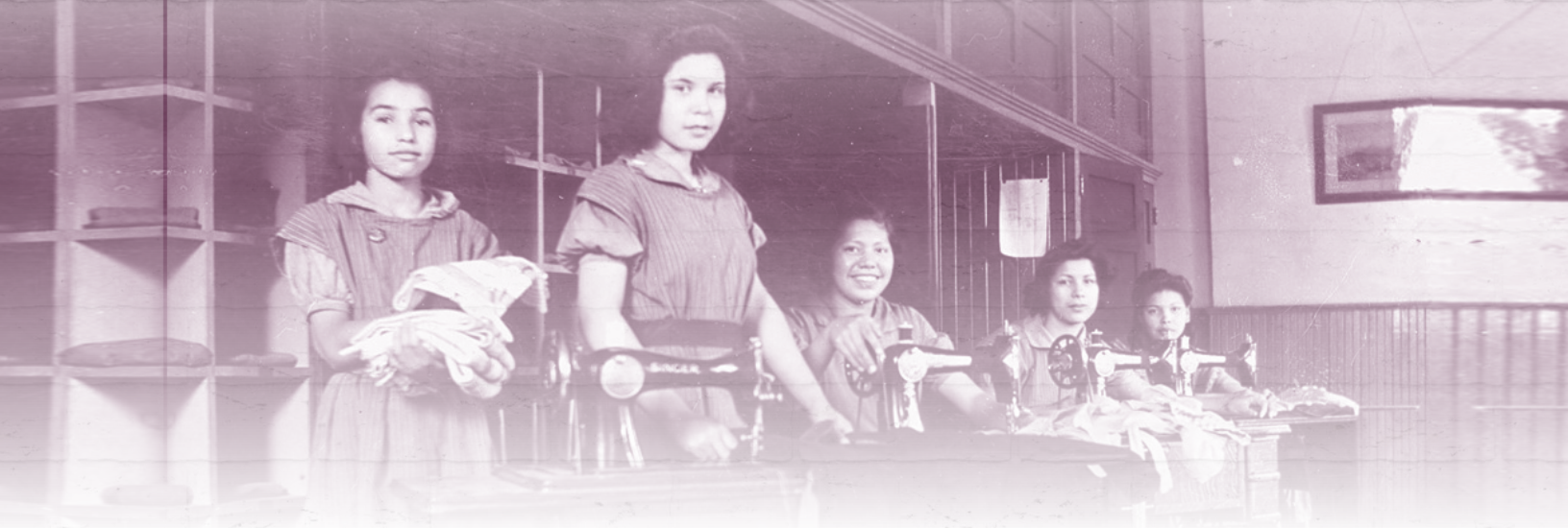
La chapelle royale de Sa Majesté des Mohawks, construite en 1785, sur le territoire des Six Nations of the Grand River à Brantford, en Ontario.

Il a été rapporté que des jeunes filles étaient mises à la disposition de familles aisées locales pour y travailler comme domestiques sous contrat. La rémunération pour ces services était versée directement au Mohawk Institute, les jeunes filles ne tirant aucun bénéfice de ce travail supplémentaire.

Les filles étaient également chargées de la lessive, lavant les vêtements et les draps des enfants et du personnel. Selon certaines informations, certaines familles vivant à Brantford, en Ontario, apportaient également leur linge au Mohawk Institute pour que les filles le lavent. Ce service de blanchisserie était rentable, mais les habitants de Brantford signalaient que les enfants ne disposaient pas ni de nourriture ni de vêtements en quantité suffisante.

Les filles apprenaient à coudre, à tricoter et à réparer les vêtements, souvent au profit de l'Institut, car les réparations effectuées permettaient aux administrateurs de dépenser moins d'argent pour les uniformes.



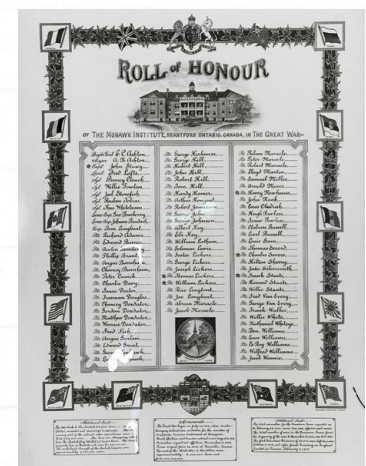


## Le personnel du Mohawk Institute a utilisé le travail des enfants pour servir ses propres intérêts.

En 1929, des agents envoyés par le ministère des Affaires indiennes ont découvert que le directeur Sidney Rogers exploitait les garçons du Mohawk Institute, les utilisant ainsi que le matériel agricole de l'école pour travailler sur ses propres terres agricoles.

*« Lorsque les parents ont pris connaissance des conditions qui régnaient dans les pensionnats et les instituts, il n'est pas étonnant qu'ils aient hésité à y renvoyer leurs enfants après les vacances. Si un enfant est forcé d'y retourner, il y a de fortes chances qu'il finisse par s'enfuir et ne revienne peut-être jamais à la maison. »*

**Fred Loft, survivant du Mohawk Institute, qui fréquenta l'établissement de 1874 à 1875.**



86 survivants du Mohawk Institute ont combattu pendant la Première Guerre mondiale. Un « tableau d'honneur » commémoratif a été créé pour être exposé dans la chapelle avec leurs noms inscrits.

Au-delà du travail physique quotidien, le personnel imposait une discipline militaire aux garçons. À la fin des années 1800, le directeur Robert Ashton a mis en place un programme de cadets inspiré de l'entraînement militaire. Ashton exigeait que les garçons participent à des exercices réguliers destinés à réprimer l'expression individuelle et à imposer la conformité. Ces exercices servaient d'outils d'obéissance et de contrôle, renforçant les valeurs des colons.



Groupe de quatre enfants avec une charrue à deux chevaux entretenant un champ. Un enfant tient les rênes de la charrue à cheval ; les autres tiennent divers outils agricoles. Fonds Société missionnaire de l'Église anglicane au Canada, 008; Église Anglicane du Canada, General Synod Archives. Document marqué ouvert.



Photo d'un groupe d'enfants inscrits au Mohawk Institute, probablement prise après une confirmation ou un office religieux.

*« Il y avait un trou sous l'escalier... La première fois, ils vous y jetaient pendant une journée. Et dans ce petit espace, il y avait une planche de 2 x 12 sur laquelle s'allonger et un seau de 5 gallons à utiliser si vous deviez aller aux toilettes. Puis ils vous laissaient sortir après la première fois, après une journée. Vous n'aviez rien à manger ni à boire. Et la fois suivante, ils vous y enfermaient pendant deux jours sans vous donner à manger. »*

**John Elliott, survivant du Mohawk Institute, fréquenta l'établissement de 1947 à 1953.**

Ces tactiques ont marqué la vie de nombreux garçons au Mohawk Institute et les ont amenés à s'interroger sur l'avenir qui les attendait. Une fois adultes, beaucoup de survivants du Mohawk Institute se sont engagés dans la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Corée et la guerre du Vietnam. **Certains de ces hommes ne sont jamais revenus, ayant perdu la vie pendant leur service militaire.**

**Un enfant vivant au Mohawk Institute n'avait pas d'enfance. La pression quotidienne pour accomplir les tâches qui leurs étaient assignées, faire leurs devoirs scolaires et s'adapter à un mode de vie inconnu, souvent militariste, ne leur laissait pas de place pour d'autres activités.**

Si un enfant tombait malade, le manque d'espace au Mohawk Institute faisait que beaucoup d'autres enfants attrapaient également la maladie. Au lieu de contacter les parents des enfants malades, ceux-ci étaient souvent envoyés à l'infirmerie du Mohawk Institute,



Une photo de la section des mitrailleurs des Brock's Rangers, 114e bataillon, prise au camp Borden en 1916. On y voit le soldat Lloyd Ricely Longboat – au premier rang, deuxième à partir de la gauche – qui a fréquenté le Mohawk Institute et a fait partie des cadets de cet établissement.

Le Mohawk Institute a longtemps mis l'accent sur la discipline militaire, en faisant participer les élèves à des exercices et à des entraînements militaires. Bon nombre de ceux qui ont fréquenté le Mohawk Institute dans leur enfance ont combattu pour le Canada pendant la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Corée et la guerre du Vietnam.



Étudiants et enseignants sur les marches du Mohawk Institute, probablement à la fin des années 1800.

ou parfois dans des sanatoriums situés à l'extérieur de l'établissement. Ces enfants pouvaient être absents pendant des jours, voire des mois, sans aucun contact avec leur famille. Les familles pensaient que leur enfant était en sécurité au Mohawk Institute.

Les membres du personnel maltrahaient constamment les enfants. Ceux-ci étaient sous-alimentés, mal vêtus et victimes d'abus physiques, émotionnels et sexuels. De nombreux parents et membres de la communauté ont dénoncé ces mauvais traitements. En 1882, par exemple, le chef Josiah Hill des Six Nations s'est plaint que le directeur, le révérend Robert Ashton, traitait les enfants avec trop de sévérité.

Le personnel de l'institut recourait régulièrement aux punitions corporelles. Un enfant pouvait être puni pour tout acte de résistance ou de désobéissance présumé.

En 1913, Alfred Nelles Ashton, alors directeur, écrivit au sous-commissaire aux affaires générales, Duncan Campbell Scott, au sujet de la « liste noire ». Les punitions prévues comprenaient des violences physiques, des coupes de cheveux forcées, l'isolement en cellule et la privation de nourriture. Ces formes de punition visaient à briser le moral des enfants fréquentant le Mohawk Institute et à les forcer à obéir.

## **Les enfants qui tentaient de s'enfuir étaient soumis à des punitions encore plus sévères.**

Une fois retrouvés et ramenés à l'institut, le personnel les enfermait dans un placard exigü. Ces petits espaces clos, semblables à des prisons, ne contenaient qu'un seau à déchets. Plongés dans l'obscurité, les enfants étaient laissés à eux-mêmes, sans aucun contact avec leurs camarades, à l'exception des plateaux-repas qui leur étaient occasionnellement apportés.

En 1914, un parent de deux enfants qui avaient été emprisonnés, maltraités et affamés a intenté un procès contre Ashton pour ces punitions excessives. Au cours du procès, d'autres détails concernant la négligence et les mauvais traitements ont été révélés, et Alfred Nelles Ashton a été démis de ses fonctions de directeur.

Malgré les résultats du procès, les mauvais traitements infligés aux enfants ont continué. En 1947, le directeur Cannon W.J Zimmerman a suggéré d'administrer des punitions corporelles plus sévères. En réponse, le ministère des Affaires indiennes a rappelé les politiques en vigueur, soulignant que tous les cas de punitions corporelles modérées devaient être consignés et limités aux types de punitions approuvés.

*« J'avais constamment peur.*

*J'avais peur. Et je me souviens*

*avoir dormi dans ce lit superposé,*

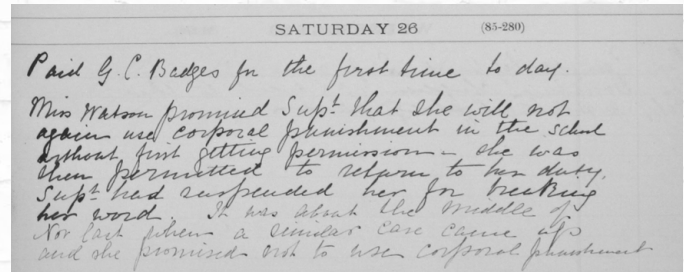
*j'avais toujours peur... C'est comme*

*si vous aviez perdu quelque chose.*

*Vous êtes complètement perdu,*

*vous êtes tout seul. »*

# Wilma Snake



Le vendredi 25 mars, une élève a signalé qu'un enseignant lui avait « donné deux coups de ceinture ». Dans cette entrée du journal quotidien du Mohawk Institute datant du lendemain, l'enseignant promettait de ne plus recourir aux châtimements corporels « sans avoir obtenu au préalable l'autorisation ».

L'entrée indique :

« Mlle [ ] a promis au directeur qu'elle n'utiliserait plus les châtimements corporels à l'école sans avoir obtenu au préalable son autorisation. Elle a ensuite été autorisée à reprendre ses fonctions. Le directeur l'avait suspendue pour avoir manqué à sa parole. C'était vers la mi-novembre dernier qu'un cas similaire s'était produit et qu'elle avait promis de ne plus recourir aux châtimements corporels. »  
Woodland Cultural Centre.



# Survivre au Mohawk Institute

La nourriture servie aux enfants du Mohawk Institute était de mauvaise qualité. Des rapports faisaient état de pratiques insalubres dans les cuisines et de nourriture moisie ou contaminée. La qualité de la nourriture était si mauvaise que l'établissement a été surnommé « mush hole » (trou à bouillie) en raison de la nourriture avariée et boueuse qui y était servie. La qualité et la quantité de la nourriture ont entraîné la malnutrition des enfants.

La ferme et le verger produisaient suffisamment de nourriture pour nourrir les enfants du Mohawk Institute. Les enfants travaillaient dans les champs et s'occupaient des animaux, mais ils ne consommaient jamais le lait frais, les fruits ou les légumes qu'ils récoltaient dans le cadre de leur travail forcé. Le personnel vendait les meilleurs produits agricoles, laissant aux enfants des repas maigres et de mauvaise qualité.

Certaines années, les récoltes étaient si abondantes que le personnel stockait les excédents ou les partageait avec les membres de la communauté de Brantford. Un rapport datant de 1896 indique que la récolte de pommes du verger était si abondante cette année-là qu'il a fallu en sécher une grande partie pour les conserver. Pourtant, cette même année, les membres de la communauté ont signalé que les enfants du Mohawk Institute étaient sous-alimentés.

Des cas de vers dans les flocons d'avoine ont été signalés tout au long du fonctionnement du Mohawk Institute. En 1914, le journal d'Alfred Nelles Ashton mentionnait que les enfants volaient des pommes dans les vergers ou dans la réserve de légumes.



Les enfants du Mohawk Institute souffraient souvent de la faim et étaient mal nourris. Cette photographie de 1961 montre le directeur Zimmerman, un employé de cuisine et plusieurs élèves qui travaillaient dans la cuisine, admirant la nouvelle cuisine « brillante et efficace », financée par le gouvernement fédéral. Brantford Expositor/Bibliothèque et Archives Canada/Fonds Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien/e011308096.

*« Le matin, on nous donnait du gruau avec deux tranches de pain brun. Pas de beurre, pas de confiture, rien. Rien à mettre dans notre gruau. Et parfois, il bougeait. Il y avait des vers dedans. »*

**Alfred « Lonnie » Johnson, survivant du Mohawk Institute, 1947-1956.**

Une entrée du journal du Mohawk Institute datant de 1923 mentionne que les pommes des vergers ont été expédiées aux employés des Affaires indiennes et au général Ashton. En 1924, un membre du clergé présent sur place s'est plaint que les enfants n'étaient pas suffisamment nourris et habillés.

**Au Mohawk Institute, les enfants devaient s'adapter pour survivre aux actions des adultes qui les entouraient. Ils ont trouvé des moyens de résister, de survivre et, ultimement, de réagir à la façon dont ils étaient traités. Ils ont commis des crimes de survie. Chuchoter secrètement dans leur propre langue, voler de la nourriture pour d'autres enfants ou s'enfuir leur permettait de conserver leur identité et leur dignité.**

En 1903, un groupe de huit garçons — R. Wilson, A. Maracle, I. Antoine, J. Bebor, H. Davis, G. Johnson, W. Staats et F. Leween — ont été accusés par le personnel du Mohawk Institute d'avoir mis le feu au bâtiment. Un journal local de Brantford a émis l'hypothèse que le traitement sévère infligé aux garçons les avait poussés à déclencher l'incendie.

*« Et nous avons toujours faim...*

*Mais la nourriture était... C'est moi*

*qui la préparais, donc je sais qu'il y*

*avait des insectes et d'autres choses*

*dedans, vous voyez ? »*

# Cheryl Snake

**Crimes de survie : Pour les enfants vivant dans les conditions extrêmes du Mohawk Institute, il fallait faire des choix pour s'assurer que leurs besoins fondamentaux, comme la nourriture, le logement et la sécurité, soient satisfaits. Ces actes de survie étaient motivés par le besoin immédiat de survivre.**

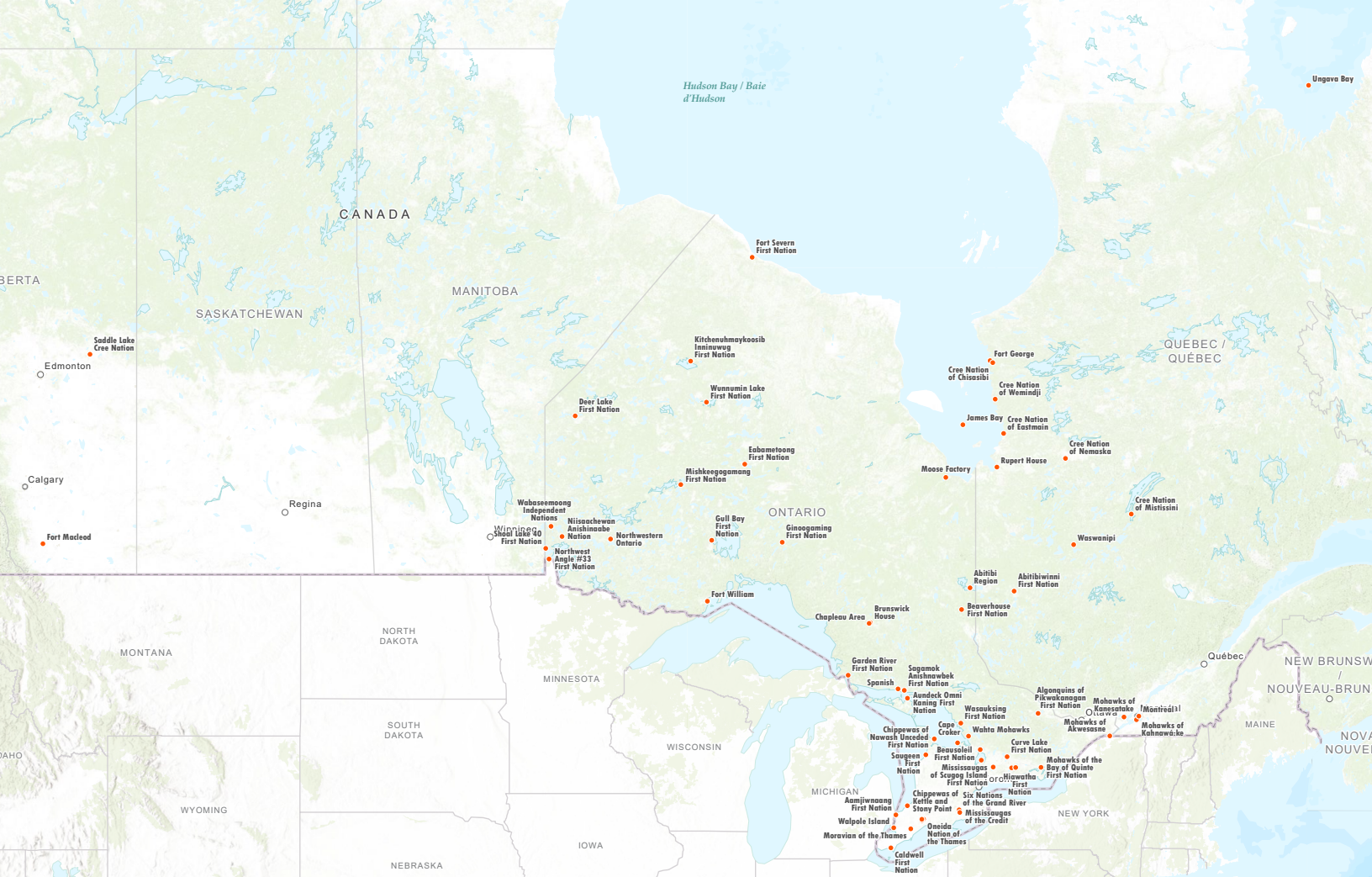
Certains membres du personnel et voisins de l'Institut ont remarqué les mauvais traitements infligés aux enfants qui y vivaient. En 1918, le directeur Turnell a écrit au ministère des Affaires indiennes pour lui dire que le manque de financement faisait que les enfants étaient « sous-alimentés et mal habillés », mais rien n'a changé.

Ces actes de survie se sont poursuivis jusqu'en 1934, lorsqu'un éboueur a signalé que des garçons du Mohawk Institute mangeaient la nourriture trouvée dans la décharge locale le matin, car ils ne recevaient pas suffisamment à manger au Mohawk Institute.

*« Nous, les garçons, volions de la nourriture. Une fois, j'ai volé des pommes de terre, pensant que nous pourrions faire de la purée. Nous nous sommes fait prendre et ils ont jeté de la salpêtre dans nos pommes de terre et nous ont forcés à les manger. C'était dégoûtant. »*

**Harrison Burning, survivant du Mohawk Institute, 1920-1929.**





Au cours de ses 140 ans d'histoire, l'Institut a évolué dans son apparence et son organisation, mais a très peu changé dans son approche envers les enfants et la culture autochtone. Le personnel et l'apparence du bâtiment ont changé – une chapelle rénovée, une rangée supplémentaire de pommiers –, mais pour les enfants du Mohawk Institute, les journées sont restées les mêmes.

« Je me suis réveillé avec la certitude que quelque chose avait changé. Que je n'allais pas revoir ma mère avant très, très longtemps. C'était comme si quelque chose s'était abattu sur mon âme, un sentiment de profonde solitude pour tout ce qui m'était familier jusqu'alors, pour la présence de ma mère et celle de mes amis, pour la présence de toute la communauté... tout cela avait disparu. »

Douglas Semple, survivant du Mohawk Institute, 1969-1970.



Les enfants du Mohawk Institute avaient droit à du temps de récréation limité dans des aires de jeux désignées.



Les enfants du Mohawk Institute vivaient sous la surveillance stricte du personnel, mais trouvaient tout de même des petits moyens de résister. En y regardant de plus près, on peut voir des noms gravés sur les briques du bâtiment.

Bien que le gouvernement canadien ait toujours été impliqué dans le développement des pensionnats autochtones, il a officiellement pris en charge la gestion du Mohawk Institute en 1945, tandis que la New England Company conservait la propriété du bâtiment. À mesure que les inscriptions provenant des communautés locales diminuaient, le gouvernement a commencé à faire venir des enfants du nord de l'Ontario et du Québec. Ces enfants voyageaient souvent dans des véhicules inconnus, comme des trains et des avions, pour se rendre au Mohawk Institute. Ils traversaient des paysages et des territoires étranges qu'ils n'avaient jamais vus auparavant, loin de tout ce qui leur était familier.





# Roberta Hill

*« Quand je suis retourné aux Six Nations, je ne me sentais plus chez moi... J'étais un étranger dans ma propre communauté. Je me sentais inutile : j'étais le « sale indienne » que le personnel de Mush Hole disait que j'étais, mais d'une certaine manière, je n'étais pas assez indien pour m'intégrer à mon propre clan. »*

*« Tard dans la nuit, tout était calme, et j'entendais le train. Ce sifflement me rendait si triste. Alors je me levais et je partais. Je ne savais pas où j'allais, je partais, c'est tout. »*

**John Elliott, survivant du Mohawk Institute, 1947-1953.**

Les survivants ont dû trouver des moyens de faire face à la façon dont ils étaient traités au Mohawk Institute. Alors que certains enfants se sont activement rebellés contre le personnel pendant leur séjour au Mohawk Institute, d'autres ont décidé d'agir discrètement. Ils trouvaient du chocolat dans la décharge ou prenaient une pomme dans le verger et la rapportaient pour la partager avec les autres enfants, essayant ainsi de partager un peu d'espoir dans une situation désespérée.

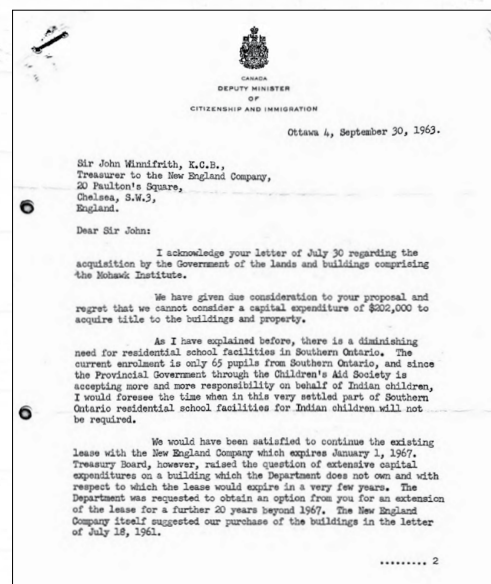
Les survivants ont tenté de donner un sens à ce qui leur arrivait, de rester connectés à leurs traditions, leur culture et leur langue. La négligence dont ils ont été victimes pendant leur séjour au Mohawk Institute a profondément influencé la façon dont ils se percevaient eux-mêmes et leur place dans le monde extérieur.

# La fin d'un règne de 140 ans

Au milieu des années 1960, le système des pensionnats autochtones était en voie de disparition. Le Ministère des Affaires indiennes a pris le contrôle exclusif du système des pensionnats en 1969.

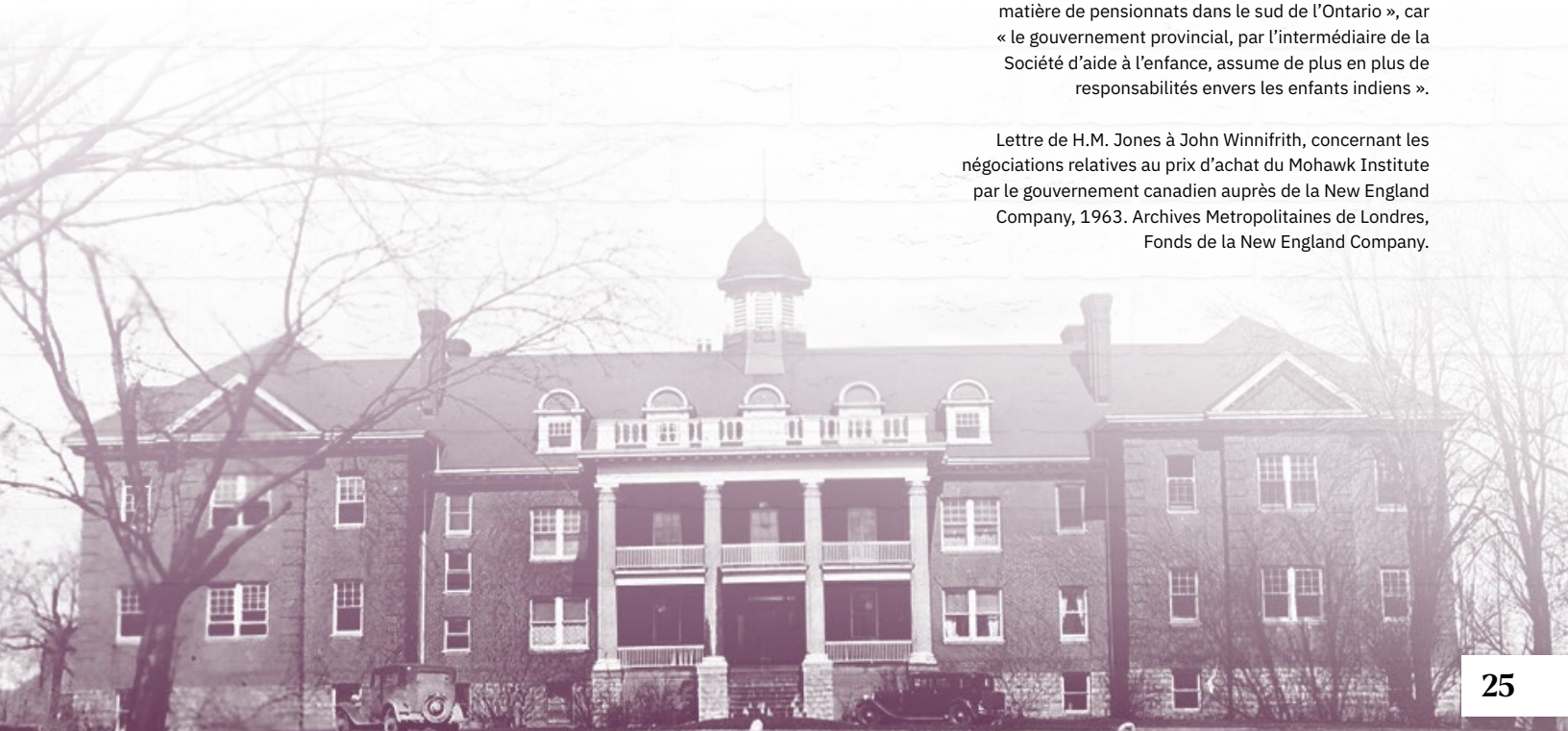
Les pensionnats ont commencé à fermer leurs portes partout au Canada en raison d'un manque de financement. Le gouvernement canadien a insisté pour que les enfants autochtones soient placés sous la garde de la Société de protection de l'enfance et d'autres organismes du même type. Ce changement a eu des répercussions sur le Mohawk Institute.

En 1963, le directeur Zimmerman a écrit une lettre au ministère des Affaires indiennes pour lui faire savoir qu'il n'y avait plus de raison de maintenir un programme agricole sur la propriété. Le programme agricole, qui était à la base du Mohawk Institute, devait donc être fermé.



Cette lettre datée de 1963, adressée par un fonctionnaire canadien au trésorier de la New England Company, présente l'offre du gouvernement canadien de 100 000 dollars pour les terrains et les bâtiments du Mohawk Institute, soit moins de la moitié du montant proposé par la New England Company. Le fonctionnaire décrit les « réparations nécessaires » à effectuer sur la plomberie et le chauffage et note la « diminution des besoins en matière de pensionnats dans le sud de l'Ontario », car « le gouvernement provincial, par l'intermédiaire de la Société d'aide à l'enfance, assume de plus en plus de responsabilités envers les enfants indiens ».

Lettre de H.M. Jones à John Winnifrith, concernant les négociations relatives au prix d'achat du Mohawk Institute par le gouvernement canadien auprès de la New England Company, 1963. Archives Métropolitaines de Londres, Fonds de la New England Company.



Alors que la fréquentation du Mohawk Institute déclinait, le gouvernement canadien décida de fermer les bâtiments et de renvoyer les enfants restants chez eux. En juin 1970, le directeur Zimmerman reçut l'ordre du ministère des Affaires indiennes de détruire tous les dossiers relatifs au personnel qui se trouvaient dans son bureau. Le bâtiment et une partie des terres furent rendus aux Six Nations of the Grand River.

**Les enfants qui ont fréquenté le Mohawk Institute et qui ont survécu jusqu'à l'âge adulte ont été traumatisés par leur expérience. Beaucoup ont souffert de stress post-traumatique, ce qui a entraîné des troubles mentaux et des problèmes de toxicomanie.**

Bien que les pensionnats aient fermé leurs portes, les pratiques d'assimilation se sont poursuivies. À partir des années 1950 et jusqu'aux années 1980, la Société de la protection de l'enfance et d'autres programmes financés par le gouvernement fédéral ont placé des enfants autochtones dans des familles d'accueil ou adoptives non autochtones. Dans les années 1970, un tiers des enfants pris en charge par les sociétés d'aide à l'enfance étaient autochtones. Ces mesures, fondées sur la conviction que les enfants autochtones auraient une vie meilleure s'ils s'assimilaient à la culture euro centrique, ont été au cœur de ce que l'on appelle aujourd'hui le « Sixties Scoop ».

Le Scoop a perpétué le legs des pensionnats autochtones, coupant les liens des enfants avec leur famille biologique, leur culture, leur langue et leur héritage. Il y avait – et il y a toujours – un sentiment d'abandon, une confusion identitaire et un déracinement culturel. Les survivants du Scoop des années 60 sont souvent aux prises avec un traumatisme intergénérationnel.



Roberta Hill, survivante du Mohawk Institute, photographiée ici dans la première de ses nombreuses familles d'accueil au début des années 1960. Les survivants du Mohawk Institute et d'autres pensionnats autochtones ont été continuellement éloignés de leur communauté et de leur culture par le biais d'institutions telles que les sociétés d'aide à l'enfance. L'héritage de la séparation perpétuée pendant la « Sixties Scoop » n'est qu'un exemple parmi d'autres des pratiques d'assimilation utilisées pour étendre le contrôle sur les peuples autochtones.

Les survivants du Mohawk Institute et d'autres pensionnats autochtones ont été continuellement déplacés de leur communauté et de leur culture par des institutions telles que les sociétés d'aide à l'enfance. L'héritage de la séparation perpétuée pendant la rafle des années 60 n'est qu'un exemple parmi d'autres des pratiques d'assimilation utilisées comme prolongement du contrôle exercé sur les peuples autochtones. Roberta Hill, collection personnelle.

Le traumatisme intergénérationnel désigne un traumatisme transmis de génération en génération, causé par des événements historiques tels que l'assimilation forcée et la discrimination systématique. Les survivants des pensionnats autochtones, comme ceux du Mohawk Institute, ainsi que les générations suivantes, vivent avec ce traumatisme intergénérationnel.

*« Je ne pense pas qu'on puisse oublier ces années... C'est comme des cicatrices sur le cœur. Une fois que ces cicatrices sont là, elles ne peuvent jamais guérir complètement. Elles laisseront toujours une marque. »*

**Geronimo Henry, survivant du Mohawk Institute, 1942-1953.**

Les traumatismes intergénérationnels ont des répercussions émotionnelles, psychologiques et physiques sur les individus et les communautés. Chez les personnes touchées, on observe une augmentation des taux d'abus de substances, des problèmes de santé mentale et des dysfonctionnements familiaux. Les survivants de traumatismes intergénérationnels doivent tout mettre en œuvre pour briser le cycle, se réapproprier leur culture et guérir du passé.

*« Ce n'est qu'il y a 25 ans que j'ai enfin réussi à me débarrasser de ce poids de honte et de culpabilité, et que j'ai dit : « J'étais dans ce pensionnat autochtone. » Je l'avais gardé secret, vous comprenez ? C'était un secret. Alors, j'ai porté ce poids de culpabilité. Et ce n'était pas à moi de le porter. Je me reprochais d'avoir été là-bas. »*

**Sherlene Bomberry**

Depuis le début des années 2000, avec une recrudescence significative dans les années 2010, le Millennial Scoop reste ancré dans les pratiques historiques d'assimilation des peuples autochtones au Canada. Les enfants perdent leur lien avec leur identité culturelle, leur langue et leurs traditions. Cette pratique ne tient pas compte du traumatisme intergénérationnel subi par les familles autochtones en raison des pensionnats. Les décisions concernant l'avenir des enfants autochtones sont prises en dehors de leurs communautés, sans que leurs familles ou les dirigeants locaux ne soient consultés.



Lors du rassemblement « Knowledge is Sacred - Truth is Healing » qui s'est tenu en juillet 2024 à Thunder Bay, en Ontario, des survivants, leurs familles et des membres de la communauté se sont réunis dans le cadre de cercles de discussion animés. Ces rassemblements guident le travail du Secrétariat des survivants, garantissant ainsi que ce sont les survivants eux-mêmes qui orientent le processus de guérison et le chemin vers la justice.



Des survivants, leurs familles et des membres de la communauté se dirigent vers le Mohawk Institute à l'occasion de la Journée du chandail orange. Un événement qui rend hommage aux enfants qui ne sont jamais rentrés chez eux après avoir fréquenté les pensionnats autochtones à travers le Canada.



Les politiques et les pratiques qui régissaient les pensionnats autochtones n'étaient pas le fruit du hasard. Il s'agissait de mécanismes délibérés visant à effacer la culture, à causer du tort et, pour un nombre croissant d'enfants, à causer la mort.

Au cours de ses plus de 140 années d'activité, plus de 15 000 enfants ont été soumis à des conditions inacceptables au Mohawk Institute. Il ne s'agissait pas d'une série de négligences malheureuses ; le fait de ne pas nourrir, vêtir ou soigner les enfants était un choix délibéré, reflétant le peu de valeur que l'institution accordait à la vie des Autochtones.

Opérant depuis des générations avec pour objectif avoué de « tuer l'Indien dans l'enfant », le retrait systématique des enfants de leurs familles, la suppression des langues et des pratiques autochtones et l'imposition de conditions difficiles ont causé de profonds traumatismes physiques, émotionnels et spirituels. De nombreux enfants ont vécu leurs derniers instants sans soins appropriés, sans compassion, ni même sans assistance médicale.

Bien que la décision judiciaire finale concernant ce génocide soit toujours en instance devant les tribunaux, de nombreux survivants et communautés décrivent depuis longtemps leur expérience en ces termes. Le Secrétariat des survivants présente cette histoire afin d'honorer leur vérité et de s'assurer que les preuves parlent d'elles-mêmes.

*« Il est difficile de changer l'opinion des gens sur l'histoire, de les aider à comprendre s'ils n'ont pas eux-mêmes fréquenté ces lieux. »*

**Leo Nicholas, survivant du Mohawk Institute, 1959-1966.**

Le mot « génocide » a été inventé par Raphael Lemkin en 1944 pour décrire la « destruction délibérée d'un peuple ». Son travail a influencé la Convention des Nations Unies pour la prévention et la répression du crime de génocide de 1948, qui définit le génocide à travers cinq actes : tuer, causer des dommages physiques ou mentaux graves, créer des conditions de vie menaçant la survie, empêcher les naissances et transférer de force des enfants vers un autre groupe.

# Maintenant que vous connaissez la vérité, que ferez-vous ?

## Informez-vous.

Prenez le temps de vous informer et de mieux comprendre l'héritage des pensionnats autochtones.

## Amplifiez les voix autochtones.

Offrez aux survivants un espace où ils peuvent partager leur vérité.

## Faites un don à des organisations autochtones.

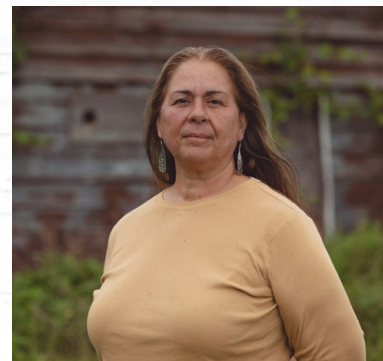
Secrétariat des survivants, centres de guérison autochtones ou Société des survivants des pensionnats indiens (IRSS).

*« Pour que les gens comprennent pourquoi leurs communautés et leurs familles sont telles qu'elles sont, nous devons revenir sur cette période particulière de l'histoire qui n'est pas si lointaine. Ce n'est pas le cas. Nous n'en sommes pas éloignés. Ce n'est pas quelque chose qui s'est produit il y a longtemps. C'est maintenant. Et c'est en guérissant de cette période que nous comprenons les problèmes qui persistent dans nos communautés. »*

**Mika Patterson**

# Informations sur le Secrétariat des survivants

Le Secrétariat des survivants est une organisation axée sur la communauté, centrée sur les survivants et sensibilisée aux traumatismes, créée en 2021 afin de découvrir, documenter et partager la vérité sur ce qui est arrivé aux enfants du pensionnat autochtone Mohawk Institute.



Le Secrétariat coordonne et soutient les recherches sur les enfants disparus et les sépultures anonymes liées aux 140 ans d'histoire de l'Institut, à travers les quatre piliers de l'organisation : recherche sur le terrain, collecte de documents, défense des droits et commémoration.



En 2025, les noms de plus de 6 200 enfants qui ont fréquenté le Mohawk Institute ont été révélés. Cependant, le travail n'est pas terminé. Le Secrétariat des survivants continue de défendre les intérêts de plus de 9 000 enfants dont l'identité n'a pas encore été révélée.

## Si vous avez besoin d'une aide immédiate, veuillez contacter :

La ligne d'assistance Hope for Wellness au 1-855-242-3310 pour bénéficier d'un service gratuit de consultation et d'intervention en cas de crise, disponible 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. La ligne d'assistance Hope for Wellness offre une aide psychologique immédiate et une intervention en cas de crise à tous les peuples autochtones du Canada.



**SURVIVORS'  
SECRETARIAT**

**Canada**

La ligne d'écoute téléphonique pour les pensionnats autochtones (1-866-925-4419) est accessible 24 heures sur 24 pour toute personne qui souffre ou qui est en détresse en raison de son expérience dans un pensionnat autochtone.

**Know History**  
Historical Services



Nadya Kwandibens - Red Works, 2025.



Nadya Kwandibens - Red Works, 2025.



Nadya Kwandibens - Red Works, 2025.



Nadya Kwandibens - Red Works, 2025.



Nadya Kwandibens - Red Works, 2025.



Nadya Kwandibens - Red Works, 2025.



Nadya Kwandibens - Red Works, 2025.



Nadya Kwandibens - Red Works, 2025.

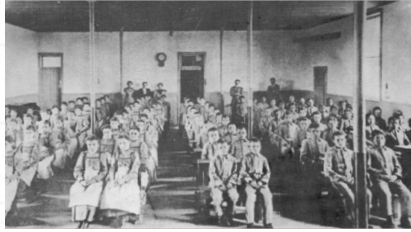


Photo #06954, Grâce à le Brant Historical Society



Grâce à Know History.



Bibliothèque et Archives Canada/ PA -051881



Grâce à Know History.



Fonds de la Société missionnaire de l'Église d'Angleterre au Canada, 008 ; Archives du Synode général de l'Église anglicane du Canada.



Grâce à Know History.



Archives du Synode général, l'Église anglicane du Canada.



Bibliothèque et Archives Canada/ PA -051882.



Grâce à Know History.



Archives du Synode général de l'Église anglicane du Canada, Fonds de la Société missionnaire de l'Église d'Angleterre au Canada



Grâce à Know History.



Grâce à Know History.